

Ernestine

Nouvelle suédoise

Après l'Italie, l'Angleterre et la Russie, peu de pays en Europe me paraissaient aussi curieux que la Suède ; mais si mon imagination s'allumait au désir de voir les contrées célèbres dont sortirent autrefois les Alaric, les Attila, les Théodoric, tous ces héros enfin qui, suivis d'une foule innombrable de soldats, surent apprécier l'aigle impérieux dont les ailes aspiraient à couvrir le monde, et faire trembler les Romains aux portes mêmes de leur capitale ; si d'autre part mon âme brûlait du désir de s'enflammer dans la patrie des Gustave Vasa, des Christine et des Charles XII... tous trois fameux dans un genre bien différent sans doute, puisque l'un* s'illustra par cette philosophie rare et précieuse dans un souverain, par cette prudence estimable qui fait fouler aux pieds les systèmes religieux, quand ils contrarient et l'autorité du gouvernement à laquelle ils doivent être subordonnés, et le bonheur des peuples, unique objet de la législation ; la seconde par cette grandeur d'âme qui fait préférer la solitude et les lettres au vain éclat du

* Gustave Vasa, ayant vu que le clergé romain, naturellement despote et séditieux, empiétait sur l'autorité royale et ruinait le peuple par ses vexations ordinaires, quand on ne le morigène pas, introduisit le luthéranisme en Suède, après avoir fait rendre au peuple les biens immenses que lui avaient dérobés les prêtres.

trône... et le troisième par ces vertus héroïques, qui lui méritèrent à jamais le surnom d'Alexandre ; si tous ces différents objets m'animaient, dis-je, combien ne désirais-je pas, avec plus d'ardeur encore, d'admirer ce peuple sage, vertueux, sobre et magnanime, qu'on peut appeler le modèle du Nord !

Ce fut dans cette intention que je partis de Paris le 20 juillet 1774, et, après avoir traversé la Hollande, la Westphalie et le Danemark, j'arrivai en Suède vers le milieu de l'année suivante.

Au bout d'un séjour de trois mois à Stockholm, mon premier objet de curiosité se porta sur ces fameuses mines, dont j'avais tant lu de descriptions, et dans lesquelles j'imaginai rencontrer peut-être quelques aventures semblables à celles que nous rapporte l'abbé Prévost, dans le premier volume de ses anecdotes ; j'y réussis... mais quelle différence !...

Je me rendis donc d'abord à Upsal, située sur le fleuve de Fyris, qui partage cette ville en deux. Longtemps la capitale de la Suède, Upsal en est encore aujourd'hui la ville la plus importante, après Stockholm. Après y avoir séjourné trois semaines, je me rendis à Falhum, ancien berceau des Scythes, dont ces habitants de la capitale de la Dalécarlie conservent encore les mœurs et le costume. Au sortir de Falhum, je gagnai la mine de Taperg, l'une des plus considérables

de la Suède.

Ces mines, longtemps la plus grande ressource de l'État, tombèrent bientôt dans la dépendance des Anglais, à cause des dettes contractées par les propriétaires avec cette nation, toujours prête à servir ceux qu'elle imagine pouvoir engloutir un jour, après avoir dérangé leur commerce ou flétri leur puissance, au moyen de ses prêts usuraires.

Arrivé à Taperg, mon imagination travailla avant que de descendre dans ces souterrains où le luxe et l'avarice de quelques hommes savent en engloutir tant d'autres.

Nouvellement revenu d'Italie, je me figurais d'abord que ces carrières devaient ressembler aux catacombes de Rome ou de Naples ; je me trompais ; avec beaucoup plus de profondeur, j'y devais trouver une solitude moins effrayante.

On m'avait donné à Upsal un homme fort instruit, pour me conduire, cultivant les lettres et les connaissant bien. Heureusement pour moi, Falkenheim (c'était son nom) parlait on ne saurait mieux l'allemand et l'anglais, seuls idiomes du Nord par lesquels je puisse correspondre avec lui ; au moyen de la première de ces langues, que nous préférâmes l'un et l'autre, nous pûmes converser sur tous les objets, et il me devint facile d'apprendre de lui l'anecdote que je vais